Collection « Vécu »
No 6

Rémy Rochat

LES FOINS CHEZ LES SAISETS, OU PARCELLE DE LA VIE DE JEAN CHAPUISAT, FAUCHEUR

1998

Editions Le Pèlerin

Introduction

On comparera certainement « Les foins chez les Saïset » à Victor Gueissaz, berger, deux textes écrits à la même époque. Et l'on donnera la préférence au second, trouvant le premier trop « ethnographique ». C'est que justement cet écrit est là pour renouer avec les gestes d'autrefois bientôt oubliés, fixer des scènes d'antan, et même si certaines images restent floues, car je n'avais guère que dix ans quand se terminèrent les foins presque à cent pour cent traditionnels de chez mon grand-père paternel. Et cela non pas comme un spectacle moribond où chacun poserait, figé, mais comme une réalité de tous les jours, pays alors brûlé de soleil où tu entendrais le bruissement proche ou plus lointain d'une myriade d'insectes au-dessus des champs pas encore fauchés, comme un immense vrombissement, si tu y prends garde.

Quel moment puissant que celui des foins, cœur de l'année. Je n'en ai certes pas tout vu, et je n'en dirai pas tout non plus. Il ne s'agit ici que de mettre en évidence certaines scènes ; et même si celles-ci figurent parmi les essentielles, il y aurait encore mille choses à dire. Mais cela nous mènerait trop loin. Une fois de plus, on risquerait de fatiguer un lecteur déjà impatient de nature, gâté par des romans d'une toute autre dimension, pas forcément plus riches de couleurs ni d'odeurs. Car ici, ce que j'ai voulu dire, malgré la rapidité du langage, c'est le bleu du ciel, le gris des champs, maintenant qu'ils ont connu pas loin de cinq orages, dont le dernier, très violent, qui a couché les foins restés à faire, et la couleur rouille des toits de tôle des maisons de mon village.

Sensations fortes de ces heures passées à hisser le foin au monte-charge, parfois léger, parfois lourd ainsi que du plomb, à le décharger sur la têche – quelle transpirée ! – sensations des neuf heures pris au champ, quand l'on a planté sa fourche dans un coin pour aller s'asseoir sur un gros caillou à l'ombre d'un buisson, mais sensations surtout, formidables, quand un orage se prépare, là-bas sur le Risoud, et que soudain il éclate pour se donner à fond sur l'espace que tu occupes, qui semblerait tout emporter sur son passage. On s'effraie certes, les éléments ont des forces sans limite, mais aussi, plus qu'en d'autres moments de l'année, on vit.

Foins d'autrefois, avec le bruit monotone et régulier que font les hommes derrière les granges quand ils enchapplent, avec le passage incessant des chars et des chevaux, avec la vision d'un village animé pendant six semaines par la foule des faucheurs. C'était dans le temps, c'est un monde perdu et à jamais. Restent ces pages que nous vous proposons aujourd'hui.

A vos faux, à vos fourches, et vivent les foins !

Les Charbonnières, le 17 juin 1998 : Rémy Rochat

Les foins chez les Saïset

Je redescendais de ce merveilleux petit chalet qu'est la Branette, en dessus des Bioux, construit en 1809, l'un des plus anciens de la région, porte d'écurie voûtée et basse, qui prouve la taille réduite de nos prédécesseurs, et même du bétail, des autres siècles, voire du début de celui-ci. J'avais admiré à l'intérieur la bonne charpente de cette bâtisse au plan allongé où vous trouvez, à bise, la citerne de bois que couvrent de gros rondins. L'eau du toit s'y écoule par deux chéneaux de bois que prolongent malheureusement des coulisseaux de fer. Le goût partout ne va pas jusqu'à son terme, les détails laissent indifférents. Les anciennes architectures ainsi se transforment, et celles demeurées par miracle intactes, peu à peu se voient affublées de matériaux disparates. Reconnaissons le pourtant, le chalet d'alpage fut presque toujours, en quelque temps que l'on se tourne, un lieu à chenit, domaine de l'utilitaire plus que de l'esthétique, bâtiments faits plus pour le bétail que pour l'homme qui ne l'habitait qu'en fonction d'une production fromagère.

Pour quitter ces lieux, j'avais d'abord suivi le chemin, puis, dans son premier virage important, qui vous fait revenir en direction de l'Orient, j'avais coupé à travers bois. Pentes raides, difficiles, lésines et cailloux, entrecoupées de longues bandes de pâturages, ou plutôt de champs pâturés de nos jours pour la plupart, fanés probablement il y a encore dix ou vingt ans. Et bientôt là-bas, au-delà d'une clôture de barbelés que j'avais enjambée, je marchai dans une herbe courte parce que résultante de trois semaines de bise où croissaient des fleurs de dents-de-lion si serrées les unes contre les autres qu'on eut pu croire qu'elles se touchaient toutes. Délice des yeux et du cœur. Nous étions au printemps, et malgré cette bise persistante et la fraîcheur relative qu'elle maintenait, la nature véritablement, et malgré aussi le sec qui sévissait, éclatait. Les arbres s'étaient ouverts et gardaient leur vert tendre, et précisément les dents-de-lion partout inondaient d'un jaune éclatant les meilleures zones. Véritable jardin que l'on ne pouvait traverser qu'en pensant à la force de la vie, souhaitant que de telles richesses naturelles puissent demeurer toujours, revenant aussi par la pensée sur les traces des hommes des époques passées où ces espaces, plus que maintenant où l'on est tant pressé que l'on finit par ne plus se promener, en famille surtout, étaient animés par la foule innombrable de nos concitoyens d'alors. Ils y gagnaient leur vie, la campagne était encore primordiale, ils l'arpentaient, la cultivaient, occupaient la quasi totalité du territoire, même ces coins perdus où vous ne voyez aujourd'hui plus personne.

Je me retrouvai bientôt, en suivant d'autres parcelles, en empruntant pour finir un chemin pentu et terreux, Vers-chez-Grosjean où je pris l'ancienne route. Certains champs, dans le bas, et que j'avais traversés, étaient déjà fauchés, pour les silos j'imagine. Je respirai cette odeur de foin si prenante pour celui qui les a faits dans le temps. Et celle-ci, envoûtante, me fit penser à des autrefois, certains inconnus dans leur réalité, mais que je pouvais aisément réimaginer.

Je revis en cette occasion un personnage connu en ma première enfance, alors lui, au bout de sa carrière, et dont les détails physiques m'avaient complètement échappés, seul me demeurant une silhouette, une ombre plutôt, mythique, et quoique ce fut très certainement celle d'un être falot, issu de cette couche défavorisée de la population parmi laquelle il faut travailler toute une vie sans réussir jamais à être ni riche ni même simplement à l'aise. Les petits, que l'on place, pour peu que l'on ait soi-même quelque bien au soleil, au-dessous de nous. Ceux-là qui ne nous valent pas par la moitié, par le quart, si ce n'est moins encore, quand bien même nous savons pertinemment que face à la destinée commune de l'homme, nous sommes tous égaux. Mais ici théorie, foutaise. En vérité on s'accroche à la barre que l'on a choisie, et l'on ne fréquente pas ceux situés au-dessous. Où se trouvait précisément Jean Chapuisat, faucheur de profession, pas nécessairement philosophe, plutôt gagne-petit, accroché, plus qu'au sens de sa destinée, aux quelques sous qu'il pouvait gagner, à l'état de son dos, il en souffrait en permanence, et à son verre de cidre.

La ferme de chez Saïset en hiver, alors que les fonds sèchent sur la barrière. Paulet avec la casquette au premier plan, Louis en retrait. On découvre le panneau téléphone au-dessus de la porte d'entrée.

On ne connaissait pas ses origines, à Jean Chapuisat. On savait seulement qu'il était de Chevilly où un jour il était rentré mourir. Y avait-il un toit, à la limite une chambre, qu'il pouvait retrouver dans quelque maison au retour de ses pérégrinations professionnelles à travers le canton ? Ou bien sans cesse devait-il changer d'auberge, errant toujours, romanichel même retourné au

pays ? Il oeuvrait ainsi de ferme en ferme, louant ses services à qui voulait de lui.

Juillet, invariablement, le retrouvait sur le chemin de la montagne. Il gagnait la Vallée pour à chaque fois renouer avec les Saïset. Faucheur de son état. Encore que de plus en plus cette profession détonnait, en plaine surtout, où l'on s'était modernisé, à tel point que l'on n'y avait plus guère besoin de ses services. Il restait cependant utile à la montagne, laquelle accusait du retard question de machines. Certes, chez les Saïset, pour les champs plats, on les fauchait déjà mécaniquement, entendez pas là que l'on utilisait la faucheuse tractée, cet engin à deux roues de métal avec des crampons actionnant, par un savant engrenage, le peigne et son couteau plongeant dans la masse du foin et que tire le cheval de la maison condamné de la sorte à une tâche si éprouvante qu'elle serait capable de lui briser le cœur en très peu de temps. Seule chance ici pour l'animal, chez Saïset l'on n'était pas des bourreaux, ni des bêtes ni du travail, si bien que les chevaux pouvaient vieillir en paix. Mais il restait les paysans modestes ne possédant pas de cheval ou ceux demeurés fidèles à la faux, et puis encore il y avait ces champs trop pentus pour qu'on ose y aller avec un quelconque engin mécanique. On y ferait vite la grande culbute.

Jean Chapuisat s'engagea ainsi longtemps chez les Saïset. Puis plus tard, après une interruption de nombreuses années, il loua ses derniers services à d'autres que nous ignorons, sa bosse, il l'avait roulée, pour le retrouver enfin en dernier lieu chez mon grand-père avant qu'il ne rentre en son village pour y mourir. On ne faisait guère de vieux os dans la pauvreté en cet autrefois, encore que la vie en général n'offrait de cadeau à personne et que l'on pouvait y mourir nombreux à l'importe quel âge. Voyez ces jeunes de vingt ans qui se suivent dans les cimetières, morts en général de tuberculose.

Par deux fois, coïncidence extraordinaire, il occupa la même chambre. Sa première période, employé chez les Saïset, il logea naturellement dans leur maison. Sa seconde période, que de changements en dix ou quinze ans dans un village, les Saïset s'éteignaient gentiment, et outre la tante Annette que l'on retrouvera tantôt, restait le dernier de la lignée, Paul-Louis dit Poly, marié à Edith, couple sans enfant qui vendit la maison à mon père en 1949 et dans laquelle notre faucheur retrouva la même chambre que dès lors, tout naturellement, on appela la chambre à Chapuisat.

La chambre à Chapuisat… que de souvenirs ! Elle était située au premier étage de la maison. Sitôt monté les escaliers, on y accédait en tournant à gauche pour emprunter aussitôt un corridor secondaire obscur que seule une vague lueur pénétrant par la porte vitrée de la chambre, verre fort sombre, ou plutôt verre ordinaire mais sur lequel on avait collé un papier brun à peine transparent, couleur de fumée, révélait à l'œil surpris. Et vous trouviez-là, dans ce corridor oublié des hommes qui sentait un peu le goudron, à cause d'une cheminée fendue, une vieille table, propriété de la tante Noni, nièce de la tante Annette qui jouissait de tout l'étage, y ayant son tenu depuis la vente de la maison, et à

laquelle elle tenait compagnie. Table ordinaire dont je visitais parfois l'unique tiroir à la lueur d'une lampe de poche, car le corridor ne possédait pas la lumière électrique. Dans ton dos une porte donne directement sur la grange. Il y avait là, emplissant l'espace de ce tiroir, des coquilles de noix vides, faisait-elle de petits bateaux à notre manière, une demi coquille dans laquelle tu coules de la cire de bougie avec une allumette plantée dedans en guise de mât, d'innombrables bouts de ficelles parfaitement noués, des grosses et des petites, des courtes et des longues, elle ne devait rien jeter, et quantité de rubans de couleur, restes d'emballages de boîtes de chocolat ou d'œufs de Pâques. Et ces brimborions sans valeur constituaient pour moi, si ce ne sont des trésors, de véritables reliques sentant bon le vieux. La curiosité me les fit contempler plus d'une fois. Où je les touchai avec admiration. Ils étaient si bien noués ! De l'art. Une question cependant : à quoi servaient-ils ? Car je m'aperçus que leur nombre, loin de diminuer, croissait avec les années. J'eus ainsi la révélation d'une tante méticuleuse à l'excès, économe à l'ancienne, pour laquelle les restes ne sont jamais sans valeur. Et pourtant elle était riche et laissa à sa mort la jolie somme de 270 000.-, montant suffisant à l'époque pour se payer trois ou quatre maisons pareilles à celle dont elle louait l'étage supérieur pour 90.- par mois, trouvant au passage que c'était encore trop cher !

C'était ici un espace d'ombre. Je les aimais, où l'on peut faire des trouvailles géniales. Les adultes ne savent pas les trésors qu'ils sèment au hasard de leurs activités ni les coins qu'ils ont construits et ensuite oubliés pour notre plus grand plaisir. Une maison est une savane, une brousse, une jungle, un continent, et nous en sommes, dès que nous avons pris conscience que l'on aime les lieux et les choses cachés, les explorateurs. Une lampe nous suffira. Pour le reste, suivez le guide, il y aura cette prescience extraordinaire que l'on a et cette discrétion exemplaire, véritable volupté : que personne ne sache ! En ce sens je suis resté un homme d'une simplicité enfantine, cultivant avec amour mes petits vices égoïstes et par ailleurs innocents.

Tel était donc ce corridor sombre menant à la chambre à Chapuisat. Il me laisse des souvenirs, non seulement de curiosité, mais aussi de sécurité. Car là, véritablement, j'étais au cœur de la maison. Chambre qui ne devait plus être servie déjà à l'heure où je faisais ces découvertes. Et l'homme, là-bas, avait définitivement plié bagage et sans qu'il ne manque hélas désormais à personne, manœuvrier d'une époque dont on avait tourné avec lui la dernière page.

Nous ne parlerons ici que de la première de ces deux périodes de foin, celle où Jean Chapuisat, faucheur et employé des Saïset, trouva là une maison accueillante dans laquelle il était bien, travail intense certes, encore qu'il ne fusse jamais au bagne, mais néanmoins heures sereines, avec toutes celles moins actives qu'il peut y avoir entre deux belles périodes où l'on fauche.

Ce matin-là, nous étions en juillet, à l'époque on commençait les foins tard, on voulait que celui-ci soit mûr, c'est-à-dire qu'il ait déjà perdu en réalité une partie importante de ses propriétés nutritives. Mais telle était la tradition, n'allez

jamais contre elle sous peine de passer pour le paria de la communauté. Elle ne tolère rien, et un écart, si minime soit-il, est sanctionné. C'est la sclérose à tous les niveaux, autant en ce qui concerne le travail que la religion. De sexualité ne parlez jamais, on l'ignore, nous sommes tous nés dans les choux du jardin, à moins que les cigognes nous aient déposés tout faits dans le berceau ou que nous soyons issus des brouillards du Rhône !

Mais, oublieux de cette ambiance générale pour le moins racornie, l'on trouve Louis Saïset fauchant à la Sagne avec le cheval. Ils ont là-bas, l'assoce, c'est-à-dire lui et Samuel, son frère, dit Sami, un long champ étroit partant presque du cœur de cette vaste zone agricole, pas loin du ruisseau, pour filer droit en direction du chemin longeant le pied des Brûlées, qui sont une autre et vaste zone très pentue, au levant, en conséquence celle-ci, rôtie de soleil et où il ne sera jamais question, ni aujourd'hui ni demain, d'y mettre la moindre des machines. On voit sur la gauche, toujours quand tu regardes les Brûlées ou les Grands Billards, les barrières de bois des jardins de la Sagne. Louis a pris avec lui Chevalley, deuxième faucheur, pour tirer l'andain à la fourche derrière la machine, et cela pour faciliter la fauche lors du prochain passage. Ils oeuvrent ainsi à deux. Tandis que les autres, ils sont trois, Jean Chapuisat, Paul Tenthorey, fils adoptif de tante Annette, réellement fils de Julie sa sœur, celle-ci de petite santé, de manière qu'on lui rendit service en s'occupant de son garçon, et Paul-Louis dit Poly, fils de Louis et de sa femme Cécile, elle-même fille de Jules-Jérémie Rochat premier du nom, régent, que de noms, sont partis faucher sous la Grand'Côte. Ils ont la fourche et la faux sur l'épaule, le cova fixé à la ceinture de cuir que chacun met, d'une part pour permettre de crocher cet engin, petit récipient de bois à moitié rempli d'eau dans lequel on place, outre les herbes pour que le liquide ne clapote pas, la molette ou pierre à aiguiser, d'autre part simplement pour tenir une paire de pantalons, parfois une double paire, et quoique l'on utilise aussi des bretelles passées sur de grosses chemises de paysan.

Ils ne sont pas arrivés là-haut qu'ils transpirent déjà. Mais la distance de la maison à ces champs éloignés, en somme ne leur est pas désagréable, à ces trois hommes, dont les rapports qu'ils entretiennent entre eux ne nous seront jamais connus. Ils marchent sur le chemin de terre blanche, au milieu la trace plus large formée par le passage répété des hommes et des chevaux, leurs fers se voient parfois dans un coin un peu terreux, avec du crottin propre à permettre à une multitude d'oiseaux de se servir, nid ou alimentation, au bord les deux traces pour les roues cerclées, plus étroites et plus profondes. Ca vous fait donc en tout trois pistes qui vont parallèlement vers le fond du vallon, entre lesquelles formant comme deux rails, pousse une herbe, très haute au cœur de l'été, et dans laquelle se voient des fleurs peu exigeantes en eau, marguerites ou esparcettes ou sainfoin, knauties, centaurées et autres sauges des prés, savant mélange, une troche par ci, une troche par là, du blanc, du rose, du bleu et du violet mêlés, fleurs saoulées de soleil et de lumière, et que des dames peu pressées, en

vacances, cueillent en de gros bouquets malgré la poussière dont elles ont été couvertes, cette dernière soulevée par le passage répété des chars et des chevaux. Il est vrai qu'elles se servent de préférence sur les bordures où elles choisissent les plus belles. Il fait si beau marcher sur ces chemins en simple admirateur de la nature et au cœur de l'été.

Mais eux, ont-ils le temps de penser aux fleurs, ne voient-ils pas surtout l'ouvrage à faire tantôt là-bas, dans les hauts, à la limite de la forêt ? On ne va pas vite à cause des habits épais dont on se vêt, des chaussures lourdes que l'on a et de ces outils que l'on porte. On cause. Et puis on marche à nouveau en silence, à la queue leu leu, parce que l'on ne peut être que de front sur la piste centrale du chemin. On a vu tout à l'heure Louis à la Sagne, avec le cheval et Chevalley, et d'autres paysans aussi s'activant pour mettre bas de nombreuses parcelles, la plupart longues et étroites, résultant d'un remaniement parcellaire de la Sagne fait il y a peu, juste après la première guerre. Ce qui vous fait comprendre que vous trouviez ici autrefois des champs dans tous les sens, certains pas plus grands qu'un fleurier. Et parmi ces gens-là, ceux chez le Gros Elie, mécanisés, ceux chez Constant, ils font encore tout à bras, ceux chez Balissat, mécanisés eux aussi, ceux chez Louis Golay du Poste, petits paysans, tout à bras. Ils ont vu en fait tout le Haut du Village, avec encore ceux chez le Pie, ceux chez la Julie et ceux chez Jérémie. Oui, ils sont tous là, sur cette immense surface parfaitement plane où le foin fauché laissera place, quelque soit le temps, pour la repousse d'un regain épais. Car ici la terre noire, trouvée si belle, ne se dessèche pour dire pas, et même quand la pluie tarde et que partout ailleurs, ça rôtit.

On passe le long des Ecrottaz, c'est à votre droite, tout en pente où la forêt domine, il n'y a même que ça, outre une parcelle unique, la râpe à Paulet de chez Alphonse, une côte si raide qu'il faut être équilibriste pour y faire les foins et qu'alors on fait quand même. Car, et c'est ce qu'il faut aussi comprendre, en ce temps-là on ne néglige pas un mètre carré de terrain. Alors ici retentit le chant des oiseaux, et la pente renvoie votre voix quand vous parlez. A ce point que quand vous passez à certains moments de la journée et que vous faîtes du bruit, il y a comme un écho, tout au moins une résonance que l'on ne trouve nulle part ailleurs, on dirait que la forêt, elle est creuse.

Plus loin nos trois hommes, après le goulet, ils montent dans les champs, un droit de passage qu'ils ont, suffisant pour eux ce matin et pour les chars et chevaux de cet après-midi ou demain, quand il s'agira de charger. On arrive enfin à la Grand'Côte, on dit aussi sous la Grand'Côte ou même à la Petite Grand'Côte, pour ce qui est près du bois et où il faudra faucher avec prudence à cause des cailloux descendus des hauts pendant l'hiver. On est si loin du village, ici. Il n'apparaît plus que par l'arrière ingrat de ses maisons, là-bas, tout au fond de la Sagne, au pied de la Dent qui garde sa prestance formidable et sa merveilleuse beauté. Elle veille sur nous. Notre vie entière se déroule en sa présence. Vous trouvez aussi le lac, lequel sillonnent déjà à coup sûr les

pêcheurs du village sur leurs barques à fond plat, traînant. Car en ce pays, si l'on vit surtout d'agriculture, l'on complète par la pêche. Et par bien d'autres activités encore, les vacherins par exemple, la forêt, l'alpage, la glace en hiver qu'on expédie à travers le pays et même en France, la pierre fine, contre-pivots en particulier que l'on emboutit à domicile, les boîtes à vacherin que l'on monte dans presque chacune des maisons vue avec des façades grises et des toits de tôle rouillés. Ainsi cette vision globale d'un ensemble pas trop en ordre ne vous jette pas à la figure des allures de fortune, plutôt de modestie, celle-ci basée autant sur la mollesse que sur l'impossibilité véritable d'améliorer sa condition. On se contente de ce que l'on a, on suit la ligne que le destin vous a tracée sans vouloir l'infléchir nullement.

Annette Rochat-Rochat

Et là-bas nos trois faucheurs, ils sont sans les patrons véritables, les patriarches, Louis à la Sagne, Samuel à son bureau pour ses travaux d'écriture, il est secrétaire communal, faut voir sa calligraphie et sa signature, de bleu, dignes

d'un conseiller fédéral, ils ont déposés leurs vestes à la lisière de la forêt où il y a des pierres, pas qu'elles s'humidifient au contact de l'herbe dans la rosée du matin. Deux d'entre eux, les deux plus jeunes, Poly et Paulet, ont même enlevé directement leur pull brun usé aux manches et au col, montrant partout la trace des multiples raccommodages. On a vu tantôt la chemise au travers des mailles lâches qu'ils ont, plus de la laine, du simple fil. Les voilà donc, outre Chapuisat resté en pull, il est devenu un peu frileux avec l'âge, encore qu'il ne soit pas vieux, en chemises qu'ils ont retroussées au-dessus du coude. Il fait juste, disons, question de température. Le soleil vient à peine de se lever, là-bas, du côté du Mont-du-Lac. Quel merveilleux instant, avec la lumière un peu trouble et au fond du vallon une petite brume noyant de loin ses activités. Mais on le sait, et surtout avec l'ouvrage, il fera vite chaud. On voit leurs bretelles sur leur chemise. Ils ont de gros souliers qu'ils ont graissés hier au soir, pas qu'ils pompent trop la rosée. Mon Dieu, ce qu'on est mal aux champs avec les pieds mouillés ou simplement humides. Car dès qu'il fait un peu chaud, ça vous cuit. Dedans, parce que certains sont trop grands, et puis aussi pour pomper cette même humidité, ils ont mis du papier de journal plié en forme de semelle, la Revue ou la Feuille d'Avis de la Vallée, qui trouvent ici un second usage avant qu'elles n'en connaissent encore un troisième à la maison, mises à sécher et ensuite bonnes pour allumer le feu. En d'autres endroits on met de la paille. Tandis que des journaux, on en fait de petites feuilles qu'on met aux toilettes pour s'essuyer le derrière. On n'est pas exigeant sur la qualité des soins intimes, en ce temps-là ! Et sur la tête, nos trois hommes gardent leur chapeau de paille, le couvre-chef indispensable de l'équipe aux Saïset, de ceux que l'on retrouvera quarante ans plus tard dans le galetas de notre grande maison. Poly les a vendus avec le bâtiment !

On s'est levé juste avant que le soleil ne fasse son apparition. Il est bon de disposer longtemps d'une herbe mouillée. On ne fauche plus dans le chaud l'ayant ressuyée. On a mangé une morse dans la grande cuisine, en bas, et puis aussitôt l'on s'est mis en route.

Mais assez palabré, on commence, maintenant…

L'herbe, à cause de la rosée, regorge d'eau. On va dans le sens longitudinal du vallon. On est au coin Charbonnières, et l'on tire contre les Marichets. Trois faucheurs, ça vous fait trois lignes par versée. En fait, pour avoir toujours l'andain à leur gauche, ils feront le tour du champ, ça leur évitera de revenir en arrière, tout au moins on voit la chose comme ça. Ils ont aiguisé la faux à la molette prise dans le cova à moitié plein d'une eau déjà terreuse. Ils l'ont passée régulièrement sur le fil, dzip, dzip, ça fait un bruit de métal, un peu comme de la tôle. Dzip, dzip, d'un côté, de l'autre, d'un côté, de l'autre. Avec une habileté consommée. On dirait qu'ils n'ont jamais fait que ça dans la vie, les trois faucheurs. Le fil étant à leur convenance, véritable lame de rasoir, ils ont remis les molettes dans les covas, se sont penchés en avant et les voilà à l'œuvre, la faux ramenée en arrière sur la droite qu'ils lancent en plongeon dans l'herbe,

rasant le sol, on ne va rien laisser, la ramenant fauchée en un andain sur la gauche, ici modeste parce que ce n'est pas là le fourrage d'une terre grasse, plutôt un petit foin de montagne. Le coin est séchard, surtout dans le haut, près de la forêt. Et le fumier que vous y mettez ne change rien. Les faux glissent donc dans l'herbe mouillée et vous la sabrent avec une régularité de métronome. Ils vont, les trois, l'un derrière l'autre, avec entre eux un espace suffisant afin de ne blesser personne. On va régulier. On entend le bruit des trois faux dans l'herbe, et le souffle des trois hommes. C'est harmonieux. On fait un pas, on lance la faux, puis un autre pas, même geste. Et les hommes fauchent en cadence. C'est une sorte de mécanique humaine qui progresse pas à pas dans la masse herbeuse du champ pour la coucher à terre en trois andains parallèles. Et quand ils sont au bout du champ, ils vont contre en haut, la pente en somme n'est pas si raide. Et quand ils sont en haut, ils repartent en direction du village. Et quand ils sont à

La magnifique région agricole des Grands Billards, avec à gauche la Grand'Côte et la Petite Grand'Côte.

l'angle où ils ont dégagé la borne, nom de sort, ne pas empiéter sur l'herbe du voisin, ça ferait un beau raffut par la laiterie, ils redescendent sur leur point de départ. Trois andains font ainsi le tour du champ. C'est leur méthode. Quant à savoir si c'est la meilleure, on peut se poser la question.

Foin presque sec sur pied. On y découvre ces innombrables rhinantes velus dont les graines se perdent au sol et sur lesquelles on marche pour réensemencer

le champ, à coup sûr il n'y aura plus que cela, encore que les vaches dans les crèches, elles mangent ce fourrage avec un certain plaisir. Il craque sous la dent !

Et voici déjà tout plein de sauterelles parce qu'il fait plus chaud. Elles sautent, ressorts métalliques, vont contre en bas, contre en haut, partout, des petites, des grosses, toute une vie, et des papillons, vous les avez vus, ici, là, des minuscules, des noirs ou bruns ou gris, toutes les couleurs, et des jaunes, des blancs, des gros, quelle vie sourd du champ, qu'il soit encore en herbe ou déjà fauché. Des pollens montent à chaque coup de l'on donne. Ce sont essentiellement ici les graminées parce qu'elles sont mûres. On transpire. On souffle. Quelle lumière. Elle noie le matin. Ça carbure, de bleu. On y va. Y a la cadence, penché en avant qu'on est les trois. Et puis nouvel arrêt pour aiguiser. On a buté sur les pierres roulées près de la forêt, que l'on a prises dans les mains pour les lancer sur le pierrier du bord. On redresse le fil. Dzip, dzip, d'un côté de l'autre, d'un côté de l'autre. Gaffe de ne pas vous couper, les gars, pas de sang dans le matin béni de cette belle journée d'été. Pas de risque, voyez, ils ont le geste sûr, avec le métal si mouillé par la rosée qu'ils n'ont pas besoin de l'eau du cova. Dzip, dzip, d'un côté de l'autre, d'un côté de l'autre, après qu'ils aient enlevé l'herbe collée. Et l'on recommence à faucher, et l'on se penche et l'on lance la faux dans l'herbe si belle, et puis tout à coup toute terne couchée sur le sol. Les andains se multiplient, le carré du centre se rétrécit. Et le soleil est monté d'un sacré bout là-bas, au-dessus des Ecrottaz. C'est un travail fatiguant certes, mais l'habitude aide. Ils avancent…

Ils n'ont pas délimité une surface trop grande, juste ce qu'ils pourront faire jusqu'aux neuf heures, pas plus. Quand on regarde leurs pierres à aiguiser, on remarque que celles-ci sont usées d'une manière irrégulière sur les différentes faces. A chacun sa façon d'aiguiser, en somme. Il y a de la terre sur la molette, tiens, ils y en a aussi dans le cova où l'eau est franchement brune maintenant, de la terre ici presque rouge, à cause du fer que l'on trouve en profondeur, qu'on dit.

Ils se sont arrêtés pour reprendre haleine, pour se redresser la colonne qu'ils doivent décoincer chaque matin quand ils se lèvent et qu'ils se disent :

- Charrette de colonne, va, encore deux ans comme ça, et je suis dans une chaise d'infirme.

Chapuisat pense incidemment à son village de plaine. Il est au loin, là-bas, par delà la montagne que l'on aperçoit. Tiens, mets-toi en face de la pente. Voici en bas le Cul-de-l'Etang. La pente opposée, très raide, avec ses arbres, c'est donc les Ecrottaz. Derrière la crête tu trouves le réservoir, et plus loin que ces ondulations du terrain, ce sont les Plats du Séchey, vaste zone agricole, celle d'où tu vois le mieux la Dent de Vaulion, formidable barrière naturelle. Plus loin encore, on trouve ce que l'on nomme ici la Combe. Derrière, au fond de la vallée, c'est le grand lac que l'on ne peut apercevoir d'ici. Juste le découvrirait-on en se déplaçant du côté du cimetière, avec un peu du village du Pont. Et

aussitôt après le lac, tu montes les côtes boisées des grands bois à ban de la commune de l'Abbaye pour arriver enfin en ces zones de chalets où se trouvent les bergers, mais laisse-les donc, ils ont plus d'ouvrage encore que toi, et surtout ils se lèvent plus vite le matin, alors même que la nuit n'est pas achevée, des esclaves, tandis qu'ici, chez les Saïset, les patrons n'ont rien de forcenés, de braves gens, voilà tout. Tu montes encore et toujours, et tu trouves enfin le Mont-Tendre et la plaine alors, c'est devant toi. Elle est immense, la plaine. Elle va jusqu'au Léman. Et c'est là-bas regarde, un peu sur ta gauche, en un village qu'on ne voit pas dans sa dépression, qu'il habite, Jean Chapuisat.

Le temps passe sous la Grand'Côte. La rosée s'en va peu à peu. Ca devient plus difficile à faucher. Il faut aiguiser plus souvent aussi. Le bruit que cela fait change aussi, oh ! juste un peu, seul le vrai habitué le remarque. On enlève son chapeau pour s'essuyer le front. Pour cela on déballe un mouchoir aussi grand qu'un fleurier. On l'a sorti de sa poche, on le secoue pour mieux l'étaler, on s'essuie le front, enlever cette sueur te coulant dans les yeux pour te les brûler, et puis aussi on se mouche, les pollens, vous comprenez.

Là-bas, plus loin, déjà sur leurs terres, il y en a du Séchey, le village voisin. Et des chirons. Ils s'en occuperont tantôt, ils déchironneront, comme on dit. Les trois hommes le feront à leur tour certes, mais à la Sagne, une tranche voisine de celle que Louis est en train de mettre bas. Une dame monte la pente. On l'avait déjà vue là-bas sur le chemin, modeste silhouette avec quelque chose sous le bras. Elle grossit pendant cinq minutes. Puis elle arrive près des trois hommes :

- Arrêtez-vous donc, qu'elle leur dit aussitôt qu'elle a repris sa respiration.

Ca côte, à la Grand'Côte !

- Pas de problème, qu'ils répondent, on vient de finir.

Alors on s'assied là où l'on a laissé tantôt les vestes, sur le pierrier. L'on choisit pour siège une pierre plus grosse que les autres. On en sent la dureté au travers du tissu des pantalons. Ces deux paires que Chapuisat met pour pas que les tavans ne le piquent au travers du tissu, charrette, ce qu'ils font par contre, sales bêtes, va, sur les bras et les avant-bras recuits de soleil.

Madame Annette les sert. Elle est venue exprès pour ça, gardant ses lunettes rondes cerclées minces d'institutrice appliquée, à la limite on la dirait presque fâchée, tant ses lunettes lui donnent un air sérieux. Elle n'en reste pas moins bonne et agréable, vêtue d'une longue jupe de qualité, coiffée elle aussi d'un grand chapeau de paille qu'ici elle a enlevé, elle s'est mise à l'ombre d'un buisson, ce qui fait voir ses beaux cheveux hélas ramenés en un chignon trop serré sur la nuque, rien en somme pour adoucir son aspect extérieur, ce visage qu'elle a pourtant régulier et beau. Une belle femme, ça oui, la tante Annette, un peu aristocratique sur les bords mais sans fantaisie aucune. C'est que trop d'austérité a régné longtemps sur la maison, provenue surtout de l'ancêtre, son beau-père, Jules-Moïse Rochat, décédé il y a vingt ans environ, si ce n'est plus, on ne sait plus. Ne raconte-t-on pas à son égard qu'une fois, sa belle-fille rentrant des champs, ayant un peu relevé sa jupe afin de ne pas en souiller le bas

dans l'herbe mouillée, il la tança vertement, sacré vieux fou, va, rouge de colère, pour la traiter de dévergondée ! Allusion implicite aux hommes qu'elle aurait pu rencontrer sur une trajectoire pourtant faite en droite ligne des champs à la maison.

Chère tante Annette, quoique étant décédée en 1953, à plus de nonante ans, je n'en avais moi-même que six, elle me laisse un souvenir précis et fort. Elle ne se déplaçait plus à l'étage qu'en poussant une chaise devant elle, sur les linos, quel ram dam ! Et puis quand je montais chez elle, souvent, je la trouvais presque toujours couchée dans son grand lit blanc, un peu haut me semble-t-il pour une dame si âgée, lui avait-il donc fallu l'échelle pour y grimper ? Et malgré son grand âge elle ne m'effrayait pas. Au contraire, je trouvais un plaisir singulier à lui rendre visite, elle dont le visage resta beau jusqu'au bout, régulier et serein.

- Prends un bonbon, me disait-elle en me désignant un petit meuble de métal lui aussi blanc, tout était blanc ici dans cette chambre, il n'y avait que de la lumière.

Les bonbons, était-ce pour eux seuls que je montais et que je l'embrassais aussi sur une peau restée douce ?

On se met à l'aise. On se restaure avec ce qu'elle a sorti du panier, pain et fromage, café au lait dans un pot fermé, cidre pour Jean Chapuisat qui n'aime que ça le matin aux champs, le reste le doillatte, qu'il avoue.

On cause.

- Dîtes-voir, Jean, qu'elle demande, la tante Annette, ça fait un sacré paillon que vous venez faire les foins chez nous ?

Avec lui elle s'autorise à un brin de familiarité. Il n'est pas compliqué, son faucheur.

- Sept ans, Madame Annette. J'ai commencé juste après la fin de la guerre, l'année où j'ai perdu Alphonse, mon frère aîné, qui est mort de la tuberculose.

- Vous avez été mobilisé ?

- Parfaitement. J'ai fait, si l'on compte tous mes jours d'armée, pas loin de deux ans en tout, dans les sept cents jours. Et ça ne m'a pas convenu. Au retour, je n'avais plus goût au travail, plus que celui des bistrots. Il m'a fallu près de deux ans pour bien me réhabituer à la vie civile. L'armée, vous savez, on n'y prend pas rien que de bonnes habitudes.

Et il est parti pour ses ritournelles sur le service militaire, toujours pareilles, et même s'il crache un peu dessus parfois pour la façon, c'est quelque chose. Quel paquet de souvenirs.

La tante Annette, pour ces neuf heures, elle a étalé le linge blanc sur un espace plat qu'elle a trouvé entre les pierres. Elle reverse maintenant du café à son Paulet et à Poly. Et les trois hommes sont là qui se restaurent. Ils font plaisir à voir, ils ont de l'appétit. On sent la bonne odeur du café, et bien sûr celle du fromage. Rien qu'à les humer, celles-là, tu en as l'eau à la bouche. Et ce petit cidre ne va saouler personne. On l'achète chez Alphonse qui lui-même le fait venir en tonneaux de Cossonay, des cousins qu'on a là-bas. On le tire au tonneau

de la cave. Il garde sa fraîcheur. Un peu acide tout de même. Vin du pauvre, dit-on. Santé !

Ils sont bien, là, assis à se restaurer, à savourer chaque bouchée de pain qu'ils engouffrent, chaque morceau de fromage qu'ils engloutissent, et même que celui-ci est cironné sur la croûte. La belle affaire, on enlève celle-ci avec le couteau, et que dans la pâte, plus que des trous, on y trouve des fentes qu'on appelle des lainures.

- Encore du café, Poly ? Et toi, Paulet, as-tu assez mangé ? Il ne faut pas te retenir. A ton âge, tu as besoin de prendre des forces.

Et l'on parle de tout et de rien, ensemble. Tante Annette, à vrai dire, aime ces conversations simples qui portent sur la campagne et ses travaux. Elle demande à Chapuisat comment ça va par en bas, dans sa famille et dans les villages. Elle a de la parenté là-bas elle aussi, du côté de Mauraz, et tout ce qui se rapporte à ce coin de campagne l'intéresse. Elle y va parfois. Aussi la plaine ne lui est-elle pas inconnue. Et puis elle a une mémoire formidable et parviendrait à vous citer des centaines de noms sans jamais se tromper sur personne. Jean Chapuisat en reste estomaqué, lui qui peine parfois sur ses souvenirs, sauf ceux de la mob demeurés intacts.

- Quelle mémoire vous avez, Madame Annette !

- Oh ! vous comprenez, Jean, j'ai tellement entendu parler de tout ce monde quand j'était enfant, et puis plus tard dans cette maison, que je n'ai eu aucune peine à retenir ces noms.

Les foins chez les Saïset, avec Annette au petit râteau. Les autres ne nous sont pas connus. Nous sommes probablement aux Grayets.

Elle s'est assise elle aussi sur une pierre moussue. Elle a replié sa robe sous elle d'une manière parfaitement distinguée. C'est qu'on n'aime pas ce qui est vulgaire, chez les Saïset, maison où règne en plus la piétié. Tenez, elle, la tante Annette, elle est monitrice de l'Ecole du dimanche pour les enfants, et puis directrice du chœur de dames. Malgré tout, avec cette façon de parler quelle a, on ne la redoute pas. On lui ferait plutôt des confidences. Et Jean Chapuisat, lui, en aurait à vous en débiter pendant un jour et une nuit sans s'arrêter, tant il a de choses sur le cœur, et pas rien que des bonnes, vous pouvez me croire. Il ne se sent à l'aise qu'ici. Partout ailleurs il demeure inquiet, à tel point que parfois son état l'empêche de dormir, et même de manger. Pas étonnant qu'il ait tant l'air d'un crevon !

Mais tonnerre, le temps, il passe aussi sous la Grand'Côte. Et il y a l'ouvrage à reprendre. Alors Mme Annette range ce qui reste des neuf heures dans son panier, replie le linge de cuisine et s'en va bientôt par le même chemin. La marche ne lui fait pas peur, au contraire. Elle apprécie, ça lui permet de méditer sur les beautés de la création en laquelle elle voit la main de Dieu. Elle le remercie de nous offrir non pas seulement la vie, mais aussi la possibilité de la mener dignement. Elle aime son pays et son village, elle aime la ferme où elle vit depuis qu'elle s'est mariée avec Sami, son cousin en somme, est-ce donc pour cela qu'ils n'ont pas eu d'enfants, et s'intéresse aux affaires de la commune par la place qu'il occupe. Elle sait tout et le conseille à l'occasion.

Elle est donc repartie. On l'a vue disparaître là-bas, dans le goulet, avec sa grande robe, son chapeau et son panier.

Quant aux trois autres, délaissant leurs faux posées contre les noisetiers, les covas fichés en terre par leur pointe, ils ont empoigné les fourches et maintenant ils épanchent le foin. Comme c'est un foin maigre, presque sec sur pied, l'ouvrage n'est pas accablant. On le fait tranquille, tout en discourant encore. Tenez, on parle des voisins, des Lugrin du Séchey qui en sont maintenant à déchironner. Ils ouvrent les tas d'un grand coup de fourche et dès aussitôt ils étendent large les brassées de foin que hier, en fin d'après-midi, ils assemblaient tout en pensant à l'orage qui pourrait venir le soir ou pendant la nuit. Car alors on avait vu des nuages grossir là-bas sur le Risoud. Et à son foin, on y tient, surtout à la qualité qu'il aura en grange. Qu'il soit trop mûr, on ne s'en occupe guère, perdant sa graine sur tous les champs et chemins de la région, mais qu'il soit au moins sec, que la têche ne chauffe pas et ne mette pas finalement le feu à la maison, c'est l'essentiel. C'est qu'on a la hantise des incendies, par ici. On en a tant vus.

Mais voilà, à peine une heure et le travail est accompli, moins que cela, même. Alors, la faux et la fourche sur l'épaule, le cova à la ceinture, marchant sur le même chemin, ils rentrent. Cul de l'Etang, puis, à droite, à nouveau le bois des Ecrottaz, à gauche la Sagne. Ils y vont aussitôt, traversant des champs déjà fauchés. On voit des taupinières un peu partout là où c'est propre, et ils y déchironnent le foin de hier. Puis ils s'occupent du vert fauché par Louis qu'il

faut étaler. L'effort est plus conséquent que tantôt sous la Grand'Côte. C'est qu'ici, d'une part il fait déjà plus chaud, d'autre part le foin est plus épais, plus lourd. On trivougne. Et le champ est long, et les tavans sont voraces, de bleu, qui te piquent les avant-bras tandis que tu as le dos en nage.

Voilà donc ton lot, l'ami. Ne pleure pas. Il en est de même dans tous les champs de ce village, à la Sagne, en d'autres parcelles, plus haut aux Grands Billards, pas loin du cimetière où tu reposes aujourd'hui 1998, tante Annette, et cela depuis 45 ans déjà, sur les Plats de l'Epine, à la Cornaz, près du Haut-des-Prés, en retrait, sur les champs qu'ils ont là-bas, entourés de murs de pierre sèche, à la Vieille Maison, aux Grayets et même aux Plats du séchey. Ils sont multiples, les coins de campagne de ce village, il y en a tant, de ces parcelles, qu'on n'arriverait jamais à les compter. Et ils sont si nombreux les paysans d'ici, plus de trente, peut-être même pas loin de quarante, et cela pour à peine trois cents cinquante habitants. Remédier à cet état de chose, tant de parcelles il s'entend, faire des échanges, remanier ? On le devrait. Mais on n'en a pas la volonté. Passer devant le notaire, changer les bornes, encore des frais, vous n'y pensez pas. Alors on poursuit sur les anciennes lancées, on garde les méthodes d'autrefois, on perd son temps sans s'en rendre compte et sans profit pour personne. Mais il est vrai, du temps, on en a à revendre, il ne coûte pas cher et puis est-on si malheureux que ça qu'il faille tout transformer, rationaliser, comme on le lit déjà dans les journaux ? Et ainsi se croisent en un lacis de traces et de chemins presque infinis tous les paysans du village. Où il n'y a personne qui n'ait à faner[1] ou à se mêler d'une façon ou d'une autre à ces activités agricoles. On reste campagnard tout en menant, on l'a vu, presque toujours une seconde profession, voire parfois une troisième. L'agriculture comme base, un ou deux métiers complémentaires pour huiler la machine, c'est-à-dire l'entreprise familiale. Cqfd !

Le ciel est déjà haut dans le ciel au-dessus de la Sagne maintenant. On achève. Il ne doit pas être loin de midi. C'est ça, justement, on entend sonner tout à coup les cloches de l'église que l'on voit d'ici, elle est tout près en somme, tu tends la main, il te semble que tu vas toucher son clocher, tu cours une minute, et tu y es, tu t'enfiles dans son intérieur toujours frais, même au cœur des plus chaudes journées d'été, pour y faire une prière de reconnaissance pour cette journée de foin, pour toute la peine qu'il te donne, le Seigneur ! L'oncle Robert, le sonneur, que l'on appelle irrévérencieusement Flaubert, et même qu'il n'est pas écrivain du tout, plutôt gagne-petit, monteur de boîtes à vacherin en hiver, il sonne régulier, non en carré, mais en rond, et longtemps. Il appelle à la soupe tous les braves gens de ce village en activité dans les champs, et aussi loin qu'ils se trouvent, serait-ce même aux Grands-Billards, tout là-bas, à la petite Grand'Côte ou aux Plats de l'Epine. Aux Plats du Séchey, il y aura plutôt pour le faire la cloche au son aigrelet de l'école du Séchey.

[1] Faner, on disait en réalité fener, verbe issu naturellement de fenaison.

Problèmes de cloches et de distances. Ici, au hameau, ne voulut-on pas autrefois une cloche plus grosse, parce qu'avec l'existante, c'était un peu juste pour les zones écartées ? Ca prit moins d'importance quand chacun posséda sa montre de poche. Celle-ci devint vite un objet familier et indispensable. On ne s'en lassait pas, de la sortir de son gousset, pour regarder l'heure qu'il est. On la trouvait belle, d'autant plus qu'on l'avait choisie avec soin, avec des scènes champêtres ou de chasse gravées en relief à l'arrière. Et avec une montre, crénom, on était véritablement un homme !

Les foins… On en sent l'odeur dans les prairies, riche odeur de foin, odeur de vie, de fleurs, de pollen, odeur du matin et de sa rosée et puis du soleil qui inonde le tout d'une clarté formidable. C'est l'été. On pense à sa récolte, à l'hiver que l'on passera sans peine avec elle, et qu'importe qu'il y ait alors deux mètres de neige, avec son bétail bien au chaud dans l'écurie. Si bonne odeur de foin, presque enivrante pour qui aime la campagne. Et tu restes là, au milieu d'un champ, à la humer pour en sentir la complexité, la diversité, car rien n'est jamais pareil d'un coin à un autre. Tu marches sur le foin étalé et tu le soulèves avec tes pieds pour faire monter à toi toutes ces senteurs cachées dessous. Et toi-même aussi tu sens le foin, dont tu as des brindilles dans les cheveux malgré ton chapeau de paille. Elles y sont venues pendant que tu t'épongeais le front ou que tu te mouchais tout à l'heure, sous la Grand'Côte. Charrette, ce qu'il fait chaud tout de même sur le coup de midi. Tu vois à nouveau des sauterelles et des papillons, tu vois la vie elle-même qui semble monter des champs avec cet air trouble à cause de la chaleur, justement.

Alors, tes outils sur l'épaule, tu rentres pour dîner. Comme les champs sont fauchés en deçà du tien, tu coupes droit à travers la Sagne et tu y es, à ta grande maison massive quoique accueillante, la maison des Saïset, avec sur le perron Sami venu prendre l'air. Il avait pour finir l'impression de se rancir avec ses écritures, il lui fallait sortir. Il cligne des yeux tellement il y a de lumière sur le paysage. Aujourd'hui, pas un nuage dans le ciel. Et le ciel est presque blanc tant il y a de lumière. Aucun risque d'orage. On le voit à ces hirondelles volant très haut au-dessus des champs et du village, en te poussant de ces siclées. Il faut en profiter pour abattre le maximum d'ouvrage, sait-on ce que nous réservent ces prochains jours ? Au-dessus de la porte d'entrée de la maison, on voit une grosse pancarte métallique sur laquelle il est marqué : TELEPHONE. La maison fait office de cabine publique. Les gens du village viennent y envoyer leurs messages. Ils montent à l'étage après qu'ils aient poussé la grosse porte d'entrée, avec ses deux vitres que protège du fer forgé. Ils frappent à la porte de la cuisine, et quand on vient à eux, après qu'ils aient salué, ils demandent :

- On peut téléphoner.

- Mais bien sûr, qu'on leur répond, sans problème, vous savez où est le téléphone.

Alors on les laisse seul dans le corridor où l'appareil est fixé contre le mur. Ici tu trouves un fameux lino, ça sent l'encaustique et un joli plafond de bois,

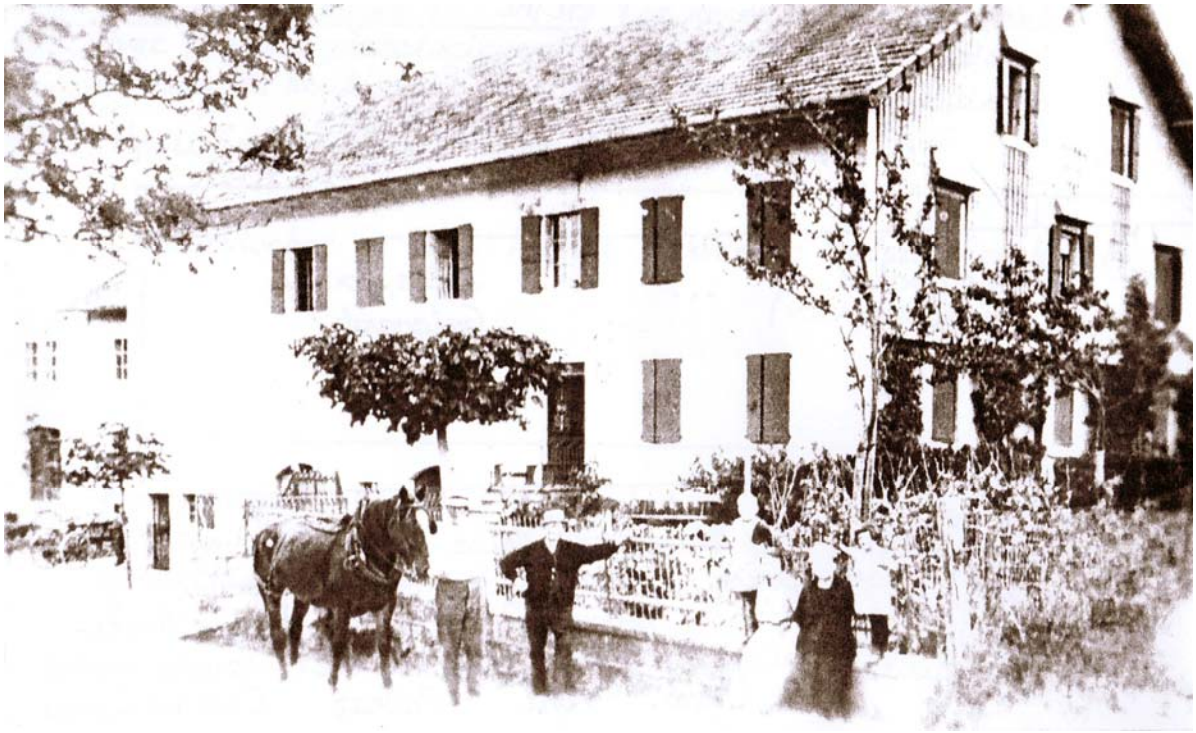
fabriqué et mis en place, il paraît, par le vieux Bodenmann, le premier de la lignée. Ce qui fait qu'on a l'impression d'être rentré dans une maison qui n'est pas n'importe laquelle. Presque des bourgeois, ces Saïset. Et des gens que l'on respecte, n'est-ce pas, Jean Chapuisat ?

On se lave les mains et les avant-bras, on se rince le visage, au bassin de ciment d'en bas, celui que l'hiver on sert pour laver les planchettes à vacherin, ici on dit les fonds. Puis on monte l'escalier de la cave, des marches de pierre que dix générations n'entameront pas, pour se retrouver au corridor du rez-de-chaussée et dès aussitôt à la cuisine de chez Louis et tante Cécile. C'est ici que l'on dîne.

Alors on s'assied. On prend place autour de la grande table, la cuisine l'est aussi, avec une seule fenêtre donnant sur le jardin, à vent, avec le fourneau contre le mur et les chats dessous. La table est mise, sur laquelle il n'y a rien que de bonnes choses. C'est que l'on est comme des coqs en pâte, chez les Saïset. Et pour le boire, ma foi, contentons-nous, on en reste au cidre, le tonneau pansu est à la cave à légumes, 100 litres pour le moins, qui pourtant fera un peu juste pour les foins, Alphonse viendra en livrer un deuxième à mi-parcours. On s'en verse de grands verres. On a une de ces soifs, cristi. Elle nous est venue là-bas, ce matin, sous la Grand'Côte. La soupe est épaisse. On prend des tranches de pain dans un panier. C'est celui à Gisclon, le boulanger du village. On s'achotte un ragoût avec des pommes de terre à l'eau, l'an passé, les nôtres, là-bas, au-dessous du réservoir, elles n'ont pas trop bien réussi, on a du en acheter aux cousins de Mauraz. Et voilà enfin la salade verte. L'immense jardin de la maison, il l'encercle sur trois côté, une demi pose de jardin, c'est un monde, en donne autant qu'on en veut, des légumes de même, dont des choux superbes en pleine saison. Mais c'est un fait, par ces fortes chaleurs, on a moins faim que soif. On hésite à se resservir. On réserve plutôt pour le souper. Et l'on ne reste pas trop longtemps à table. On est comme engourdi. Aussi, après le café, excellent Madame Cécile, merci, chacun va dans sa chambre pour une reposée, détendre ces muscles noués par le travail, la fauche surtout.

La chambre à Chapuisat, placée au nord, est la plus fraîche. L'homme l'apprécie. Les fenêtres sont ouvertes sur la route et la campagne que l'on voit vibrer de chaleur. Il enlève ses souliers qu'il a délacés et s'allonge. Il s'endort aussitôt. Il rêve. Il est redevenu gamin, Jean Chapuisat, et joue aux nius dans la cour de l'école de son village. Et déjà, parce qu'il n'a rien d'un gagneur, il se les fait piquer. Il y aura ainsi toujours et où qu'il aille, des plus costauds que lui, Jean Chapuisat. De la race des petits sans qu'il ne puisse rien faire, qu'accepter. Il rentre là-bas à la maison la mine basse. Ici une mouche soudain bourdonne puis ressort par la fenêtre. Un attelage passe sur la route quand bien même c'est pas encore une heure. Ils sont pressés, ceux-là, qui sont-ils ? Ceux chez la Julie ? On dort mais quand même on entend tout. Les hirondelles au-dessus du toit et des marronniers, un grincement d'essieu, un cri d'enfant derrière la maison, une porte qui claque, parce qu'ici, dans ce bâtiment, il y a des portes et des corridors

partout et que c'est le royaume des courants d'air. Il ronfle un peu, notre faucheur, endormi maintenant pour tout de bon, mais néanmoins pour se réveiller à l'heure exacte qu'il contrôle lui aussi à sa montre. Il a comme un réveil en lui.



La maison chez Saïset peut-être en période de foins. Annette, à sa gauche Léonie, Paulet, Louis, et deux enfants dont probablement la fille de Paulet, Jeannette Tenthorey.

Alors il se secoue. Il sent ses muscles, de bleu. Il remet ses souliers qu'il relace et, ayant redescendu les escaliers de l'étage, il traverse la maison, retrouve la grange où ça sent bon le foin, pour rejoindre l'équipe derrière au Crêt-du-Puits. Erreur ! Chapuisat, du petit corridor qui mène à sa chambre, n'a eu qu'à ouvrir une porte pour se trouver directement au solin. Là il y a comme une plateforme. Il lui suffit de descendre l'échelle et il se retrouve sur le pont de grange. Il ne descend par les escaliers que le matin, quand il s'agit d'aller déjeuner. Et puis encore, pour ne pas déranger l'étage, il passe par la grange.

Au bord du chemin, il y a le char à échelles avec le cheval attelé. Au fond du char, il y a la planche sur laquelle on a mis les chaînes et la corde, les palettes et la longue presse. On y pose maintenant dessus les fourches et le gros râteau.

On monte sur le char. Et ainsi, chacun juché sur le bord, d'un côté ou de l'autre, les pieds posés au milieu sur la planche, les mains sur la bordure pour s'y cramponner, Louis les rênes en mains, hop, une claque sur la croupe du Saphir, la jument ! on part pour la Sagne où le foin de hier ne sera pas loin d'être sec. Mais pour aller là-bas, on ne saurait couper à travers champs. On traverse le haut du village, et de là seulement, vers chez Pitiète, on prend le chemin du

vallon où l'on s'arrête en son milieu, sitôt après les jardins de la Sagne. Alors le champ est là, tout en longueur, avec à gauche le foin de hier déchironné ce matin, et à droite celui que Louis a fauché à l'aube avec Chevalley et l'on a épanché tout à l'heure avant midi, déjà tout fané par le soleil.

On saute à terre. Louis, un peu gros, il mange trop, il le sait, a de la peine. Chapuisat, sac d'os, son éternel mal de dos, l'arthrose qu'il dit avec une grimace, et il se frotte les reins – il fera la même chose quinze ans plus tard – s'applique à son tour. Tandis que Paulet et Paul-Louis, Chevalley est plus discret, montrent ce qu'ils savent faire, et c'est exactement comme s'ils sortaient des barres parallèles, avec la petite génuflexion finale et le mouvement des bras pour rétablir l'équilibre. Les dames et les deux gamins venus en vacances hier au soir, viendront plus tard, à pied et en droite ligne depuis la maison, coupant cette fois-ci à travers les champs.

Tout à l'heure sur le chemin, l'on a entendu le bruit des roues du char faire un raffut du diable sur la terre blanche et les cailloux, le matériel a tressauté sur la planche du centre, des fourches ont bondi en l'air pour retomber les fourchons du mauvais côté, dangereux, ça, et plus encore quand elles glissent entre les pachons pour se prendre dans les roues. On a écrasé des sauterelles, des grosses, vert-acide. On l'a plutôt cru. Elles ont sauté juste avant dans les champs du bord. On fait tellement de bruit qu'on réveille l'entier de la faune du coin. Et déjà un autre paysan nous a suivi avec son attelage, et un autre encore, on se suit tous sur le chemin. Et dans tous les coins du village c'est pareil, on voit des chars à échelles partout, tous les mêmes, dont beaucoup peints en bleu, chars légers avec lesquels on ne fait pas de trop gros chargements, plutôt des bérots. Ici les énormes travaux de force sont inconnus, on ne court jamais après la démesure, tout est adapté à l'homme. Et si la vie à la campagne est prenante, il y a toujours quelque chose à faire, on n'est jamais tranquille, elle n'est pas abrutissante.

Le cheval, là-bas, à la fontaine de l'église, on l'avait arrêté pour boire à satiété. On le laisse maintenant pas loin du chemin avec un chiron de foin devant lui, duquel il tire des brassées de ses grandes dents jaunes qu'il retrousse en un curieux sourire, plutôt une grimace. Mais il se fout de nous, tonnerre ! Et il reste seul avec ses mouches, des grosses, des monstres, avec des cercles sur l'abdomen, qui lui font des articulations toutes noires. Il lève une jambe, il se secoue, il frémit de tout son pelage, il est mouillé, et si elles s'envolent, ce n'est que pour revenir aussitôt. Et cela malgré le produit qu'on met, à base de goudron et qui sent très fort. Des mouches, il n'en sera pas débarrassé qu'il ne soit à l'écurie, ce soir. On dit, en guise de consolation, pour cette pauvre bête, qu'ainsi dévorée par les mouches et les tavans, ça lui évite une insolation ou un coup de sang sous un soleil trop chaud. Point final.

La première chose à faire, sitôt arrivé, cela a été de tourner le foin à ramasser tantôt. Il était presque sec, mais un petit coup ne lui ferait pas de mal, pas Louis ? On demande toujours conseil à Louis. Les foins, c'est lui qui commande. Sami ? Tu parles, lui il n'aime que l'ombre et ses écritures. Le

chaud et le trop de soleil, vu qu'il est aussi un peu corpulent, ça l'effraie. Et d'ailleurs il n'est pas trop équipé pour ça.

Alors on s'est tous mis les uns après les autres, à la queue leu leu, et on a tourné le champ. On va d'abord contre le milieu, puis arrivé au bout, bien deux cents mètres de long, on se tourne et l'on poursuit dans l'autre sens. Et ainsi de suite. Le premier ouvre un chemin en tournant le foin à sa droite, que le second recouvre avec son propre foin pour ouvrir un nouveau chemin. On fait donc tout un tas de chemins et voilà une troupe, cinq ou six hommes, qui s'avance dans le champ, chaque fourchée mise bien à plat sur l'espace dégagé. Et ça va plus vite qu'on ne le croit, si on est le nombre, et même qu'on ne soit pas mille comme le souhaiterait Poly pour que ça aille dare-dare. Grand rêveur, va ! On se marche un peu dessus dans les bouts, mais enfin, il s'en trouve toujours un pour rester et pour y finir ce que les autres, changeant tout à coup de sens, laissent encore à faire à l'extrémité. Lassant, les foins !

Et ce fourrage, pour dire sec, ultra léger maintenant, il craque. Il dégage une poussière odorante. Louis en a pris une pleine brassée tout à l'heure au coin du champ pour en mesurer le degré d'humidité. C'est lui qui sait.

Après le foin de hier, vous ne croyiez tout de même pas qu'on allait en rester là, c'est le foin du jour qui y passe. Là, tourner, par contre, ça en vaut la peine. Car si la surface du dessus est déjà ressuyée, celle du dessous ne l'est pas, verte encore, comme si le foin venait à peine d'être fauché.

Ne vous endormez surtout pas, courage !

Eux ils poursuivent. D'arrêter, là, au milieu de son ouvrage, pour aller se coucher sous un arbre, et où le trouver, celui-là, parce qu'il fait trop chaud, impossible. Le boulot est sacré. Quoiqu'on pense on doit l'accomplir jusqu'à son terme. Vous crèveriez que l'on ne s'occuperait pas de vous. Transpire, transpire, crève, crève, sous ce bouillant soleil d'été, de bleu !

Tu fais quand même du bon boulot, va, à retourner ce foin. Tu vas dans un sens, et puis tu vas dans l'autre. Et puis le cheval, là-bas, au bout du champ, à attendre, ne souffre-t-il pas plus que toi ? Pense donc un peu aux autres et pas rien qu'à toi-même, égoïste ! La bête est sans impatience. Etre ici ou ailleurs, qu'elle se dit ! Pendant que nous, tout en oeuvrant, on a le temps de réfléchir. Et à quoi pense-t-on ? A un petit verre de blanc sous la tonnelle ? Car voici, on a déjà soif, le cidre de midi n'a pas suffit, ni même la golée d'eau prise tantôt à la fontaine, si fraîche. Le sac à commissions avec trois bouteilles dedans est là-bas, au coin du champ, sous une épaisse fourchée de foin humide pour en conserver la fraîcheur. Oui, on pense à quoi ? Pas aux vacances, on ignore tout de ce mot. Alors ? A la fin de la journée où l'on pourra disposer de son temps, souffler un peu, à la fin des foins, carrément, à l'alpage, où l'on ira dimanche manger de la crème après que l'on ait vu ses génisses à l'écurie, à une promenade sur la Dent, ou en plaine chez les cousins ? Pas là, on ira plus tard, à la mi-août, avant que ne recommencent les vacherins. Et ainsi chacun de l'équipe va avec ses pensées, qu'il tourne et retourne dans sa tête, vrai moulin à prières, où des choses

s’accomplissent sans que l’on y soit presque pour rien. On flotte entre rêve et réalité.

Maintenant, pour changer, il était temps, ouf, on prépare les tires en vue de charger. On les fait parallèles, allant dans le sens longitudinal du champ. Un homme d’un côté pour en ramener le foin, un second de l’autre. Le foin craque, il sent bon le foin, il est si léger. On arrive au bout du champ. On revient en direction du chemin. Cette Sagne, quand même, par rapport aux autres parcelles, que c’est long. Et quelle monotonie sous ce soleil trop chaud. On fait le tiers. On laisse le reste à faire pour ceux qui ne chargeront pas. Ces dames en particulier que l’on voit maintenant venir avec leurs grandes jupes et leur large chapeau de paille, la tante Annette et la tante Cécile ensemble, qu’accompagnent les deux vacanciers. Ceux-ci ne feront pas beaucoup d’ouvrage, certes, mais par leur renfort, créant le nombre, ils donneront néanmoins l’illusion de la force et de l’efficacité de l’équipe à Saïset !

Enfin on a mis le char et le cheval entre les tires, ce qui a permis à l’animal de se bouger un peu. Jean Chapuisat est aussitôt monté sur le char, debout sur la planche, et c’est à lui que l’on donnera les fourchées. Louis et Paulet s’en chargeront, pour Paulet complément d’entraînement pour la gym, tandis que Poly, lui, tirera le gros râteau mis en service depuis ce début des foins, et là aussi il faut un type dégnioulé qui n’a pas peur d’aligner les kilomètres. Avant on faisait tout au petit râteau. Les fourchées sont grosses, surtout avec Paulet qui te montre des biceps formidables. Chapuisat par moment renâcle, profère des jurons entre les dents, menace même carrément de les ficher en bas si l’on ne se modère pas. Ce que Paulet fait un petit sourire aux lèvres. Il fait bon le charrier parfois, le bonhomme, ça vous change de l’ordinaire. Il œuvre. Il place une fourchée d’un côté du char, une seconde de l’autre côté et fait tenir le tout ensemble par une troisième fourchée sur laquelle il appuie à fond. Il vous fait ainsi le début d’un rang. Il se recule au fur et à mesure dans le char sur lequel il arrange le foin avec une technique sûre. Et puis après il commencera un second rang, et puis un troisième. Et ainsi de suite. Il arrondit les coins, qu’on ne perde rien en route, sur les cahots des chemins. Il tourne ses fourchées, il les place juste au bon endroit. Un vrai spécialiste. Car pas n’importe qui à vous faire un char. Il faut savoir. On les apprécie donc à leur juste valeur, ceux qui savent. Il marche dans le foin, Chapuisat, et plus ça monte, plus il s’enfonce, encore que le foin se tasse. Et là-haut, pour finir, il est si près du ciel qu’en tendant la main il pourrait le toucher. Il finit même par s’inquiéter pour redescendre. Et puis ce soleil lui brûle la nuque quand il se penche.

Paulet, quant à lui, rien ne le rebute. Plus il fait chaud, mieux il aime. Un athlète. Poly par contre rouspète facilement en tirant le foin délaissé sur le sol. Il dit qu’il serait mieux couché, par des chaleurs pareilles. Et il se voit tout soudain à l’ombre, tel que l’Emile du Vieux cabaret dit Femil et son père Louis. Les deux un peu côtes en long et qui, par ces chaleurs d’enfer, ne se sortent pas, au contraire, demeurent terrés dans la vieille cuisine, au frais. On ne les reverra

sortir qu'aux environs de quatre heures, quand le soleil est un poil moins chaud, pour aller sur leur Bugnon, tout près de la maison, où ils ont fauché ce matin. Oh ! pas une bien grosse brique, à peine un demi fleurier qu'ils n'auront pas trop de peine à soigner !

Alors voilà, le char, il a été fini. On ne le fait pas trop haut quand même pour ne pas verser plus tard en empruntant le chemin. Car verser, si vous voulez le savoir, c'est la honte du paysan. Des choses que l'on se raconte le soir à la laiterie. Vaut mieux pas. Chapuisat prend la presse qu'on lui tend, enfile le gros bout avec son encoche profonde sous le dernier pachon et la laisse ensuite redescendre et reposer sur toute la longueur du char. Puis Louis lance la corde que Jean passe autour du petit bout de la presse, un double noeud à sa façon, l'attache à l'extrémité du treuil ou du tourniquet, le nom varie suivant les régions, et hardi petit, maintenant, avec les deux palettes qui restent toujours tenues ensemble par une grosse ficelle d'écurie, elles ont les deux bouts plats, un peu comme les rames d'un bateau, il presse, le foin se tasse peu à peu, le char diminue par conséquent de volume et finit même par prendre des allures de bérot. On laisse les palettes dans leur trou respectif, maintenant parallèles l'une à l'autre, elles prennent appui contre le foin, le char ne se dépressera donc pas, on passe ce qui reste de la corde derrière les palettes, et le tour est joué. Ne reste plus qu'à peigner le char au petit râteau, afin qu'il ne perde aucun foin sur les chemins puis au travers du village, et l'on peut partir, en route pour la maison. Tiens, là-bas, Sami a fini ses écritures. Le voilà qui se ramène à travers champs. Est-il bien utile ici, ne serait-ce pas, à force de manquer, que la cinquième roue du char, si ce n'est pas la sixième ?

On y va. Louis est à la bride. Hue, dit-il au cheval qui se met en branle et qui bientôt, pour affronter le talus, prend son élan. Une cantsée du diable, heureusement qu'on appuie le char avec les fourches, et le voici déjà sur le chemin où il roule en oscillant. On arrive au village, on le traverse. On y rencontre d'autres chars de foin, et là-bas, au Crêt-du-Puits, à nouveau il faut prendre élan pour affronter le pont de grange en pente. Un puissant coup de collier. Le cheval plante ses fers dans la terre, s'arque, fonce, trouve les premières planches qu'il cogne, y prend appui, planches usées pleines de nœuds, comme des genoux, ça fait un raffut terrible, si caractéristique de cette période de foin, un bruit tel qu'on l'entend partout dans la maison, même dans les coins les plus reculés. Le cheval passe sous la voûte de pierre de taille et se trouve soudain au plat où il ne s'arrêtera qu'au fond de la grange, le char mis à l'endroit exact d'où on le déchargera. Que l'ombre est bonne maintenant à tous, après qu'on ait été brûlé de soleil à la Sagne. On resterait volontiers là, à la grange, à ne rien faire, couché dans le foin, qu'à attendre que le soir vienne enfin et nous délivre du chaud et de la fatigue des foins. Et pourtant on ne fait que commencer, de chars, il y en aura encore deux ou trois, ce sera une longue journée parce qu'il faut profiter du beau.

Ici, parce que la têche n'est pas haute encore, nul besoin de monter le foin au second niveau. On travaillera directement sur le pont. On dépresse. Celui qui est monté sur le char enlève la presse, la passe aux deux autres, lesquels, eux, montent sur la têche mouillée des fermentations de la nuit et des jours précédents, un foin devenu comme élastique en surface et en lequel on s'enfonce pour se déplacer avec peine. Et hardi petit, Chapuisat sur le char, les deux autres hommes sur la têche, on décharge. On n'y voit goutte, dans cette pénombre. Là-bas, au coin de la têche, juste à côté de la porte de la grange, sont les chiottes pour les faucheurs, sans eau courante, un simple trou dans une planche, un tuyau de fonte jusqu'au creux et l'odeur en plus, acide et tenace. Sur la porte de bois on note des inscriptions en rapport avec les travaux de la campagne, au crayon. Il y a aussi une plaque émaillée où on lit les températures de la têche qu'il ne faut pas dépasser. On transpire tous à grosses gouttes. On est en nage, oui, la camisole à larges mailles colle à la peau. Des poussières de foin se collent à votre visage aussi, ça pique, ça gratte, c'est désagréable au possible. Quelle engeance que les foins. S'il n'y avait cette formidable odeur de foin que l'on aime malgré la peine. C'est ainsi. Ne cherchez pas la faille. Et la têche peu à peu, avec les chars successifs que l'on rentre en grange, trois aujourd'hui, trois demain, quatre exceptionnellement à prévoir pour samedi si le beau se maintient, alors que ceux du Moulin, des cousins, nous auront prêté un char, monte pour aller insensiblement à la hauteur du deuxième niveau.

Les foins… On fait la Sagne, et puis les Landes, un champ qui est juste au-dessus des Brûlées. Pour y aller, il faut monter la Fuve puis prendre à travers champs aux Grands Billards. De là-haut tu vois déjà le cimetière où tu sais que tu reposeras un jour sans que cela ne t'affecte. C'est si loin, ce jour-là. Tiens, pendant les foins, c'est pas pour dire, mais on meurt peu par le village. On le fait plutôt juste après l'hiver, au mois de mars, quand la neige fond et qu'il y a des microbes partout. L'été, le soleil, on dirait qu'il purifie les choses. Et après les Landes, on fait le champ d'en dessus de la porcherie, et puis après la Cabinette, les Combe-Rondes auparavant, et enfin pour finir, les Grayets. Un long parcours, Jamais fini. Six semaines que ça dure. Les foins, au village, chez chacun. Aucun qui n'arrive vraiment à raccourcir ce laps de temps. On a pour dire tous les mêmes méthodes, vous comprenez. Un peu plus de monde, un peu moins, un domaine plus ou moins grand, l'équilibre se fait.

Un souvenir. Là-bas, à la Cabinette, d'où tu vois les Vyffourches au loin, en direction du couchant, avec leur façade grise à bise, passe le train. Il ne va pas vite mais laisse néanmoins une grosse fumée âcre qui reste longtemps dans le vallon, à s'y dissoudre, crois-tu qu'il pourrait y avoir des braises capables d'embraser notre foin ? On regarde les voyageurs qui nous regardent eux aussi. On se regarde donc parmi. Eux très certainement vacanciers des pensions de l'autre bout. Nous on est le folklore, on est l'âme de ce pays. On fait plaisir en tant que spectacle à ceux qui passent. Et pourtant ce n'est pas vraiment du

spectacle que l'on donne, ce que l'on fait, c'est notre gagne-pain, notre survie. Pas de vie ici sans l'agriculture, sans sa têche belle haute pour l'hiver.

Elle monte, celle-ci, n'empêche. Plus moyen désormais de décharger directement depuis le pont de grange. Il faut monter maintenant le foin avec le monte-charge, toute une affaire, Paulet le gym en premier à la manivelle. A aimer, à se faire du muscle, qu'il dit, afin d'être plus apte à faire le grand tour au reck. Mais pour cet engin, reprenons les choses par le début, qu'on comprenne.

Voilà, le char de foin que vous voyez, il provient justement de la Cabinette, il vient d'être dépressé. Là-haut Paulet descend le croisillon. Il a tiré la chaînette du monte-charge, ce qui permet au treuil de se dérouler à grande vitesse, et cela dans un immense bruit, là aussi un bruit d'été, que l'on entend dans toute la maison, comme une grande vibration qui se transmet au travers des murs et des poutres. Chapuisat, monté sur le char, quand le croisillon s'est posé doucement sur le foin, il enlève les chaînes des quatre bras et les lance, deux de chaque côté du char. En bas Chevalley s'apprête à crocher. Il prend la chaîne du char, il cherche celle du monte-charge qui correspond, il endiable un peu dans le foin, il faut dire, et l'ayant enfin trouvée, du foin plein le cou, il n'a pas pu conserver son chapeau de paille, si serré entre la têche et le char, il les croche l'une à l'autre. Ce qu'il y a alors de trop, il l'entortille.

- C'est bon, qu'il crie alors quand il a croché les quatre chaînes.

Et voilà qu'aussitôt Paulet, là-haut, sous le toit, dans la pénombre, tourne sa manivelle, d'abord seul, puis avec l'aide bientôt de Chapuisat qui l'a rejoint après avoir gravi l'échelle comme un chat maigre et dont on a entendu craquer les pachons usés par cinquante ans de foins. Pour certaines choses, pas plus dégnioulé que lui.

Ils sont donc les deux maintenant aux manivelles. Ca roule. Ca s'enroule. On tourne. On appuie pendant que l'autre se reprend, relâche son effort avec la manivelle qui remonte. Une technique, un art. Paulet, le gym, il aime ce mouvement. C'est pour lui, plus qu'une corvée, un exercice. Il tourne rond, plus rond que Chapuisat qui le ferait plutôt carré. Et le char de foin, en bas, délaissant le char à échelles, le cheval quant à lui, sans intérêt pour ces opérations, mange à son tas, monte et peu à peu prend tout l'espace libre qu'il y a au milieu, absorbe la lumière, de bleu, on n'y voit goutte, la nuit presque complète avant que les yeux ne s'habituent. On découvre le dessus du foin, et puis la masse à moitié, et puis la masse toute entière, et quand celle-ci est plus haute que le wagonnet, revient un peu de jour. Alors on cesse de tourner les manivelles. L'un va tirer l'engin roulant, un simple pont avec des roues en métal prenant appui sur des rails de fer, ou plutôt de simples barres vissées sur des poutres parallèles courant d'un mur de la grange à l'autre, tandis que l'autre, par sécurité, garde les mains sur sa manivelle. Ainsi, tout étant en place, l'autre revient pour tirer la ficelle du treuil qui à nouveau libère le tambour, alors que Paulet laisse descendre le char sur le wagonnet en tournant sa manivelle en sens inverse. Et cette grosse masse de foin, maintenant, elle s'affaisse sur le wagonnet, elle s'y étale, un peu comme

si elle poussait un ouf profond, il compare cela, Paulet, à une grosse femme s'asseyant sur un banc, l'Hortense à Doidon par exemple, une énormité de créature que l'on voit souvent assise devant chez elle, les jambes bien posées sur le sol pour mieux se soutenir, les mains sur ses jambes, la tête penchée en avant. Rêve-t-elle ? Et à quoi rêve-t-elle, si grosse, alors qu'elle a tellement de peine à aller, que son propre poids lui est véritablement une croix et son corps une prison ? On se le demande.

Le char en place, le foin du char devrait-on dire, mais ici l'on ne s'exprime pas toujours d'une manière très claire, un mot peut signifier plusieurs choses, on décroche les chaînes, on remonte le croisillon sur lequel on les entortille, que de chaînes, c'est un fait qu'il y en a beaucoup, quatre sur le croisillon, deux pour le char, celles-ci plus tard, on les jettera directement du solin sur le pont de grange après avoir poussé un grand hooo, ça fera un gros bruit de chaînons qui s'entrechoquent. Et en route, une nouvelle fois on décharge, cette fois-ci Paulet sur le char, Chapuisat et Chevalley sur la têche.

Quant aux autres, là-bas aux champs, à la Cabinette, outre qu'ils regardent passer les trains et l'activité des autres paysans, ils ont préparé de nouvelles tires et bientôt même, ils se mettront à enchironner.

On fauche aux Grayets.

Enchironner ! Voilà bien l'une des opérations les plus caractéristiques des foins. Pas pénible, plutôt lassant quand la surface est grande. On se met chacun d'un côté, comme pour les tires, mais ici on fait des tas. Et on les crée tout en progressant dans le champ que l'on prend d'ordinaire dans le sens de la plus grande longueur. Et l'on fait de jolis tas entre lesquels on voit désormais l'herbe courte du sol rasé de frais. Et rien qui ne doit rester entre les tas, certains même râtèlent, des méticuleux, des peignettes, pas ici cependant. Les choses en ordre, d'accord, mais pas plus. De beaux chirons, ronds, appétissants, la fierté du paysan, le soir, l'ouvrage fini, que l'on a rentré le dernier char de foin et qu'il regarde ses champs pour prendre conscience une fois de plus ce que c'est que de posséder de la terre et de l'aimer, de connaître chacune des bosses de son domaine, chacun des creux, des plats, que rien de lui, si petit, si insignifiant soit-il, ne lui soit inconnu. Et qu'il sent soudain en lui une fierté, une joie profonde, qui ne sont pas loin de la volupté.

- Plus que trois jours à faucher, dit Jean Chapuisat à table, où ils dînent tous.

Ca sent déjà un peu la fin. Il ne reste plus que les Grayets à faire, la plus grande des parcelles, la dernière en liste, immanquablement. C'est qu'on a son tournus et que celui-ci est sacré. On n'y déroge sous aucun prétexte. Les Grayets, peut-être l'un des meilleurs champs, quoique avec une pente dans le bas qui ne permet pas de charger dans tous les sens. Il faut le prendre plutôt en diagonale afin de ne pas verser. Ne se fauche pas en un jour, mais en trois pour le moins. A cause du foin qu'il y a. Et ces couiques ? Tu as vu ces quoiques ? De vrais tuyaux d'appareilleur, du 3/8 de pouce, et même parfois du ½, voire carrément du ¾ de pouce.

On est retourné là-bas en début d'après-midi. On le devine cependant, la journée ne se déroulera pas selon l'ordinaire. Déjà qu'avant midi le ciel s'est couvert de nuages nombreux sur le Risoud, grossissant, devenant gris et puis noirs, tout cela qui vient du fond de la Vallée, de France, inquiétant. Il reste une moitié de ciel bleu, et puis le quart, et puis soudain, il n'y a plus de ciel bleu, que du noir d'encre. Et l'air a changé. Il est devenu moite, et l'on se dépêche cependant de mettre en tire, un char même a été rentré en hâte. On voit maintenant revenir sur l'attelage vide Louis, Paulet et Jean Chapuisat. Il faut faire encore plus vite que tout à l'heure. Mais voilà, aura-t-on le temps ? Car ça tonne diablement sur le Lieu. On voit des éclairs au-dessus de ce village dont on aperçoit d'ici le clocher, des éclairs au-dessus du Lac Ter, quel spectacle, et puis soudain, en plus du tonnerre et des éclairs, là-bas un véritable rideau noir qui vient sur nous. Dans combien de temps sera-t-il là ? Car il peut s'agir que de quelques minutes. Tonnerre, et c'est le cas de le dire, on sent les premières gouttes sur le dos de la main, énormes, capables de te remplir ton verre à cidre en deux à trois fois, et puis deux gouttes, et puis trois, aussi dans le dos, pour te donner une sensation de froid, tu frissonnes et presque aussitôt l'orage se déchaîne qui sème la panique sur le champ et mouille définitivement les chemises. Le vent souffle, maintenant, emportant les chapeaux, le cheval piaffe

d'impatience, inquiet. On a tout laissé, mis les fourches sur l'épaule et aussitôt, l'attelage de même, on rentre à la maison. Et ça tonne, et ces éclairs que l'on peut apercevoir sur le lac Brenet, nul doute que les pêcheurs ont regagné leur port, plus fins que nous, nous effraie. Mon Dieu, ne pas mourir de la sorte, pense-t-on sans même s'en rendre compte. Plus qu'une seule idée, maintenant : rentrer à la maison. La pluie tombe à verse, transperce les derniers tissus, les jupes de ces dames. Ah oui qu'il fait beau, là, sur les Grayets, en pleine débandade, les chapeaux s'envolent qu'on essaie de rattraper, courant sous la pluie. Et l'on voit les autres faire de même. C'est un sauve-qui-peut général. On court, on marche, on réajuste un chapeau, une jupe, on court à nouveau. Et l'eau ruisselle partout sur nous, nous coule dans le cou et dans le dos, mouille les sous-vêtements jusqu'à la culotte. Quel orage, de bleu. Et l'eau nous lave le visage, nous colle les cheveux au front. Et quand l'on arrive enfin sur le chemin du Crêt-du-Puits, tonnerre, et éclairs toujours, ça n'arrête pas, on voit un énorme ruisseau de boue qui plus tard, parce que l'orage durera plus d'une demi-heure, creusera dans ses fondements une gorge où vous mettriez le bras. Jamais vu un orage de cette intensité.

Mais on arrive. Voici la maison, le pont de grange que le cheval apeuré monte à toute allure, toujours tenu par Louis. Ne reste plus en arrière que ces dames empêtrées dans leurs jupes, la tante Annette et la tante Cécile. On les voit arriver l'une après l'autre, tenant leur chapeau d'une main, crispée, de l'autre le tissu de leur jupe. Pan, une sonnée, pas loin sur un poteau téléphonique, et c'est enfin la sécurité pour tout le monde à la grange où l'eau des habits dégouline sur les planches. On n'est pas beau. Les cheveux ainsi plaqués au visage et ces dames se trouvent soudain gênées parce qu'elles aussi trempes, on voit leur formes. Ils collent, hein, pour une fois ? Elles disparaissent alors, laissant seuls des hommes qui regardent tomber la pluie les uns à côté des autres, mis à l'arrière du char ou appuyés à la pierre de taille. Et ça tombe, le Crêt-du-Puits est une vraie rivière, paille et foins s'en vont, eau boueuse, cailloux, un désastre, non, jamais vu ça, une spectacle dantesque, où l'on voit passer les derniers acteurs, ceux qui ont été pris aux Plats du Séchey. Et l'orage se donne, crénom, et longtemps, une demi-heure au moins. Et désormais rien d'autre à faire que d'aller se changer, ne pas prendre froid, et ensuite se mettre à couper du bois.

Voilà donc comment ils se passent, les foins par chez les Saïset. On a toujours au champ dans un sac que l'on met sous une grosse brassée de foin, des bouteilles de cidre que parfois, quand l'on est dans un coin un peu mouillant, près d'un ruisseau, ou qu'il y a un regard avec une porte métallique dessus, elle fait un sacré bruit quand on la referme, on met dans l'eau.

Les quatre heures se font aux champs, pareils aux neuf heures, quoique souvent, à la place du gruyère, il y a des tommes. Elles croussent sous la dent, fraîches, à peine ressuyées, mais si bonnes, avec cet petit goût acide qui rien que celui du lait caillé frais. On est assis dans l'herbe fauchée, un coin sec, ne pas se mouiller au derrière. Des corbeaux sont là-bas à se battre, cris si désagréables, et

pourtant fond sonore de campagne. Une buse est plus haut, avec un vol majestueux dans cette immensité de ciel où tu irais, toi, que tu n'y trouverais rien. En somme le ciel, il n'est beau que vu de la terre, avec son bleu lumineux et ses nuages blancs parfaitement détourés, pour te faire illusion. Car en réalité, le ciel, il est vide jusqu'à l'infini, et là-haut, le bleu, il a viré au noir.

Les Saïset ont soupé. Ce fut le meilleur moment de la journée. Derrière la grande table, une nouvelle fois, on a su que les grandes chaleurs du jour étaient finies et qu'enfin l'on allait pouvoir se reposer. Ne plus rien faire, c'est quelque chose. Sami lirait le journal, Louis irait se promener sur leurs champs. Pour Paulet et Poly, malgré la fatigue, répétition de gym, une cantonale en vue. Tandis que nos deux faucheurs, eux, ils iraient enchappler.

Ainsi le soir, au village, pendant les foins, ce que l'on entend, ce n'est plus le bruit roulant des chars, ce n'est plus celui mécanique des engrenages en prise des monte-charges, ce sont les coups de marteau que l'on donne sur les fers à enchappler ressortis du fond des granges. Il y a en a plusieurs en chaque maison, fers simplement plantés dans un tronc auquel on a adjoint pour s'asseoir une planche au bout de laquelle il y a deux pieds écartés. Le marteau à manche, court, il ne doit pas trop fatiguer la main, afin qu'on puisse le suspendre, il a un trou au bout du manche avec une ficelle dedans. Le fer à enchappler est en somme une enclume miniature. Il est enfoncé dans le plot jusqu'à la garde, une jolie collerette de fer forgé en forme de trèfle à quatre.

Jean Chapuisat et Pierre Chevalley restent côte à côte pour ce travail qui n'engendre guère de fatigue, à la limite repose. Ainsi, assis chacun sur l'un de ces bancs modestes, là, tout près de la porte de grange, l'engin posé à même le sol, dans la poussière de terre que tu y trouves et où le jour les chats aiment à s'y rouler, on s'apprête à enchappler. On a séparé la lame ou le fer de la faux de son manche, et on le pose maintenant sur l'enchapple pour en frapper le tranchant, le fil, dit-on, avec le marteau. On l'amincit, on le redresse, tant de pierres rencontrées là-bas à la Cabinette près d'un pierrier. On frappe régulier, régulier, ta ta ta, ta ta ta, et cette musique part par le village à la rencontre d'autres musiques du même genre. Et ces musiques-là sont exactement celles des foins. On enchapple devant ou derrière les maisons, et le soir l'air humide porte loin. Des ta ta ta lancinants, les voilà les soirs d'été quand on fait les foins, les hommes, les femmes, les enfants, et sans oublier les chevaux ! Ta ta ta, on dirait qu'ils ne veulent jamais arrêter, ceux qui manient les marteaux, qu'ils ont dix faux chacun à battre alors qu'ils n'ont jamais que la leur. On dirait aussi, à les entendre si longtemps, qu'ils veulent porter le fil de leur faux à la minceur d'une lame de rasoir, d'un papier à cigarette. Ta ta ta, font-ils donc avec les faux du village. Et on les entend tous, si loin puissent-ils être, même dans les maisons foraines. Et on les entend si loin que l'on soit, et même les entendent les pêcheurs qui le soir sillonnent le lac avec leur bateau. A nouveau le ciel est d'orage, les hirondelles volent bas, il ne s'éclaircira guère que demain, des mouches très noires vous vont dans les yeux, le nez et les oreilles, les poissons

restent au ras de l'eau pour les happer soudain et rejoindre leur élément dans un plouf voluptueux. L'eau est tiède, calme, brune, presque noire, miroir dans lequel se reflètent les champs et les forêts. Et même ceux qui ne sont pas dans l'agriculture, sacrées côtes en long que voilà, passant devant les fermes où l'on frappe régulièrement, où se fait cette musique étrange et belle, les entendent, les marteaux. Jusqu'à ce que peu à peu ils cessent. Ils ne sont plus que trois maintenant, plus que deux, plus qu'un seul bientôt, et puis voilà, le grand silence de la nuit s'installe et enveloppe les maisons.

Alors pourtant une nouvelle soirée commence au village. Car si certains, à ne plus pouvoir mettre un pied devant l'autre tant ils sont fatigués, iront se coucher, d'autres, plus vigousses, gagneront le bistrot, soit le Cygne, soit le Terminus, plus anciennement, avant qu'ils ne ferment, ils allaient aussi au Café vaudois. Ils vont y boire un verre et se préparer au lendemain où peut-être l'on se cuira sur les côtes abruptes des Brûlées, s'imbiber à l'avance la moindre en vue d'une future et immense soif. Quelle fumée, de bleu ! Et qu'y boit-on, dans ces bistrots de village ? Encore du cidre, du blanc ou du rouge, une petite goutte, pour se désinfecter les amygdales ? Et quel bruit ! En vérité l'on parle trop, dans ces lieux publics, car ça sert à quoi, Messieurs, toutes ces paroles qui vont aller se perdre conte les murs, et pas plus tard que tout de suite ? Et ce que vous dîtes, de vos patrons, de leurs méthodes, cela ne se retiendra pas. Ainsi tout se meurt et s'oublie, rien ne résiste au temps.

Là-bas où est allé aussi Jean Chapuisat, il n'a bu qu'un verre. Puis il est rentré. Il a entendu sonner onze heures au clocher de l'église quand il est sorti du Cygne. Il a regagné sa chambre qu'il a rejointe par la grange, afin de ne déranger personne. Et maintenant il est là, couché dans son lit. Il a mis ses mains derrière la nuque et pense. Il peine à trouver le sommeil. Il entend sonner onze heures et demie par la fenêtre naturellement restée ouverte pour la nuit. L'air humide porte tant qu'on dirait que l'église est juste à côté de la maison. La chambre garde encore du chaud de la journée. Et en plus, il y a cette grange juste à côté où le foin fermente et chauffe, alors que la paroi de bois peu épaisse, de simples planches verticales avec du plâtre par-dessus, n'isole pas. C'est l'étuve. On transpire. On glue. On respire ce soir du plomb fondu. On cherche son air, du frais, que l'on ne trouve pas. Et Chapuisat sent encore l'odeur du foin montée de la grange. Il entend, tiens, il n'y prenait pas garde tout à l'heure, les grenouilles au bord du lac, vacarme lointain et presque doux malgré des cris si désagréables, et qui, loin d'être une gêne, est un fond sonore puissant apte à t'endormir au cœur de l'été. Ce qu'il fait dans cette chambre, la sienne, havre de paix où il ne connaît étrangement pas l'angoisse ordinaire, bien plutôt le sommeil du juste.

Mais voici, avec les heures, la nuit a passé, toujours trop courte, et une aube nouvelle pointe pour Jean Chapuisat, annonciatrice d'une nouvelle journée de foin, cette fois-ci la dernière, où il ne sera plus nécessaire de faucher, ce qui fait qu'on a pu se lever plus tard.

On est retourné aux Grayets. Et c'est d'ici que part maintenant le dernier char, sur lequel on a mis le bouquet d'épilobes en épis cueillis plus bas au marécage, grandes marguerites, les dernières rescapées, reines des prés au parfum fort, le tout réuni ensemble en un gros bouquet pour être attaché au haut de l'échelette et que personne d'autre que quelques paysans attardés dans le coin, ne verra. Car les Saïset, ils habitent la dernière maison du hameau, en direction du Séchey, juste à côté du collège, et que pour s'y rendre d'ici, nul besoin de traverser le village. On prend le Crêt-du-Puits, on le descend deux cents mètres et alors elle est là, la grosse maison, avec sa large porte de grange voûtée par laquelle on passe avec le dernier char. C'est un instant d'émotion.

Il y avait tout à l'heure pour accompagner l'attelage Jean Chapuisat et Pierre Chevalley, les deux faucheurs, un peu tristes de repartir lundi déjà pour d'autres travaux. Ils s'étaient habitués ici, ils y étaient à l'aise. Il y avait les tantes Annette et Cécile, les deux vacanciers avec elles. Il y avait Paulet, le plus heureux de tous, foncièrement optimiste, s'apprêtant à retourner en Suisse-allemande où il apprend la langue et son métier qui est celui de devenir postier. Et Poly, le sourire aux lèvres qu'il a retrouvé aujourd'hui alors qu'il a cessé de charogner avec son gros râteau derrière les chars, sa bonne humeur et son humour anglais si fin. Il y avait bien sûr Louis tenant la bride du cheval, une fleur passée au ruban de son chapeau. Et puis le dernier, Sami, traînant un peu la jambe, parce qu'avec ses écritures, il a perdu l'habitude de marcher. Et tous ceux-là, les Saïset et les autres, ils ont été les héros de cette histoire à laquelle on ne pourrait rien retrancher.

Et c'est alors que sur une poutre de la grange, au crayon, Louis a inscrit : « 1925, fini les foins le 12 août, rentré 57 chars ».

Ce fut hélas aussi un an plus tard, en octobre 1926, il avait encore vu les foins de cette année-là, que décéda Samuel Rochat dit Sami, greffier de la commune, homme bon et juste, regretté de ses concitoyens.

Quant aux autres, eux tous, ils s'enfonceraient dans le futur pour aller chacun à la rencontre de son destin.

FIN

Rémy Rochat

LES FOINS CHEZ LES SAISETS, OU PARCELLE DE LA VIE DE JEAN CHAPUISAT, FAUCHEUR

1998

Editions Le Pèlerin